



**HAL**  
open science

**Expression de la contrainte et simulacre apologétique  
dans l'Amphithéâtre de l'éternelle providence de  
Jules-César Vanini**

Jean-Pierre Cavaillé

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavaillé. Expression de la contrainte et simulacre apologétique dans l'Amphithéâtre de l'éternelle providence de Jules-César Vanini. Delphine Antoine-Mahut; Josiane Boulad-Ayoub; Alexandra Torero-Ibad. Les arts de lire des philosophes modernes, Presses de l'Université Laval, pp.191-207, 2015, 978-2-7637-9830-1. hal-02092258

**HAL Id: hal-02092258**

**<https://hal.science/hal-02092258>**

Submitted on 7 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Écritures sous contraintes* Lyon, 19 mai 2011

**Expression de la contrainte et simulacre apologétique dans *l'Amphithéâtre de l'éternelle providence* de Jules-César Vanini**

Jules-César. – Dans ce livre j'ai avancé bien des choses que je ne crois pas moi-même.  
*Così va il mondo.*

Alexandre – Je n'en suis point surpris, je dis souvent ces mots dans ma langue : « *Questo mondo è una gabbia de matti* ». Excepté les princes et les papes.<sup>1</sup>

Il s'agira ici de revenir sur un cas d'écriture philosophique sous contrainte que j'ai étudié ailleurs<sup>2</sup> ; celui présenté par les deux ouvrages publiés de Jules-César Vanini, *l'Amphithéâtre de la divine providence* (*Amphitheatrum aeternae providentiae*, Lyon, 1615) et les *Admirables secrets de la nature* (*De Admirandis Naturae Reginae Deaeque Mortalium Arcanis*, Paris, 1616), mais en s'arrêtant surtout sur le premier cité, qui est sans aucun doute le plus obscur des deux, le plus retors, le plus difficile, le plus ambigu donc, pourrait-on dire, – dans une logique straussienne d'écriture prudentielle entre les lignes – le plus réussi, le plus achevé. Contrairement aux *Secrets admirables*, beaucoup plus clairement subversifs, cet ouvrage a, de fait, évité la censure et les poursuites à sa parution, et l'on pourrait ainsi le considérer comme une opération réussie d'écriture entre les lignes. Mais en fait, du point de vue où je me place, il est sans aucun doute le plus problématique des deux, mais aussi le plus apte à illustrer certaines apories présentées par les écritures sous contrainte.

**Stratégies d'écriture et contextes de réception**

---

<sup>1</sup> *De Admirandis arcanis*, Dialogue ?, p. 428.

<sup>2</sup> *Dis/simulations. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto, Religion, morale et politique au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Honoré Champion, 2002, chap. 2, où je n'ai abordé *l'Amphithéâtre* qu'à travers la lecture de l'Exercice VIII.

Le point de vue que j'adopte repose en effet sur le principe selon lequel le lecteur historien – historicité qui ne le dispense pas de lire aussi, de surcroît ou peut-être d'abord, en philosophe, j'y reviendrai – ne peut appréhender un texte du passé sans tenir le plus grand compte de la réception qui en est faite à l'époque de sa publication et dans la succession des temps, mais aussi en ayant la conscience la plus aiguë du fait que cette réception est médiatisée par des contextes qui ne cessent de se transformer et où tout ce qui concerne l'auteur (ou les auteurs) supposé(s) ou réel(s) (ici les choses semblent claires, puisque l'œuvre porte le nom de son auteur, mais nous verrons que se pose par contre déjà pour ses contemporains la question du plagiat), son identification, les représentations qu'il donne et qui sont produites de lui, à la fois à travers ses autres écrits et toutes les autres actions et péripéties de sa vie, jouent le plus grand rôle. Dans le cas de Vanini, cela est particulièrement éclatant : sa condamnation à mort en 1619, pourtant factuellement indépendante de ses ouvrages publiés, et le fait que, très vite, son nom en vient à incarner l'athée par excellence, ont conditionné profondément la lecture, ou plutôt la relecture de ses ouvrages. Or je m'interdis, a priori, dans ma démarche historique, de considérer que ce contexte réceptif et biographique pollue son interprétation et qu'il faudrait revenir à une lecture directe et naïve de l'œuvre pour en saisir le sens véritable, parce que je pense au contraire que le sens se décide et ne cesse de se réactualiser et de se négocier à travers ces médiations contextuelles. Je refuse l'idée suivant laquelle la lecture d'un texte pourrait être pervertie ou travestie par la manière dont les lecteurs se représentent l'auteur et dont ils spéculent, à partir de là, sur les intentions qu'il a pu avoir en l'écrivant ; je pense que ces représentations offrent au contraire les conditions de la lecture du texte et de son intelligibilité, même s'ils sont susceptibles de conduire à des lectures contraires et contradictoires. C'est précisément pourquoi il faut en tenir le plus grand compte. Et l'historien, au moins en tant qu'historien, ne peut décider et décréter, lorsqu'il existe, dans la synchronie et/ou dans la diachronie, des réceptions et des lectures divergentes et même contradictoires, que certaines sont « vraies » et les autres « fausses ». Son herméneutique consiste plutôt à montrer comment se construisent les lectures, dans quels contextes déterminés de

réception elles s'effectuent, sachant que ces lectures résident elles-mêmes dans des textes qui ne sont pas plus immédiats et transparents que ceux dont ils parlent.

Il existe cependant un paramètre, dont il est à mon sens important de tenir compte, même si son évaluation est souvent difficile à contrôler : il s'agit de se demander si les opinions sur les textes sont ou non associées à leur lecture effective, partielle ou complète. Il apparaît en effet que bien des réputations d'ouvrages malaisés à trouver ou à lire (pour des raisons de langue, de vocabulaire technique, etc.) se fondent sur ce qui en est déjà dit, ou reposent sur la simple vision du titre ou de la table. Vanini est un très bon exemple de ce type de situation : beaucoup de ceux qui en parlent ne l'ont pas lu, ou ont à peine parcouru l'un ou l'autre de ses livres. Il est des interprétations ou des opinions qui se répandent indépendamment d'une lecture effective des textes, et il est évidemment très important de faire entrer cette donnée en ligne de compte, lorsque cela est possible. Il se pourrait, par exemple, que la plupart des auteurs qui ont considéré l'*Amphithéâtre de l'éternelle providence* comme un ouvrage inoffensif, ne l'aient tout bonnement pas lu. Ce paramètre est beaucoup trop négligé par l'histoire des idées, qui postule, dès lors qu'un jugement est porté sur une œuvre, sa connaissance exhaustive et approfondie. Rien n'est plus faux et l'on sait bien que des opinions sur les ouvrages savants, hier comme aujourd'hui, se fondent sur la simple rumeur ; elles sont certes, pour l'historien, des données historiques comme d'autres, et tout aussi intéressantes que les autres, mais encore faut-il prendre en compte le fait qu'elles ont pu s'élaborer en dehors ou à la périphérie d'une lecture réelle.

Mais ces considérations exigent une palinodie, car il est tout aussi vrai que l'on ne peut jamais non plus se contenter de regarder lire les autres ; pour construire les contextes de réception, le contact personnel avec le texte est nécessaire, et requiert pour le coup des décisions interprétatives, car il est à peu près impossible (et fût-ce possible, il serait extrêmement stérile et dommageable) de refuser de se déterminer face à ce que le texte recèle d'indécision, de doute, d'ambiguïté, d'indétermination. Cela reviendrait à renoncer à lire, et je l'ai dit, la lecture, la plus soutenue et attentive, est nécessaire pour pouvoir accomplir le travail philologique et historique d'élaboration des contextes de

réception. Mais d'abord, face à tout ce qu'un texte comporte d'accident ou d'irrésolution, c'est-à-dire face à ce que l'on perçoit évidemment comme accident ou irrésolution (avec les risques multiples d'erreur d'appréciation que suppose toute lecture<sup>3</sup>), doit-on et ne peut-on pas ne pas, au moins, faire des hypothèses sur leur nature, c'est-à-dire sur le fait de savoir si les doutes, les équivoques, les indéterminations du texte sont ménagées ou non délibérément, et à quelle(s) fin(s), c'est-à-dire que l'on ne peut pas ne pas s'engager soi-même comme lecteur et ne pas choisir, non d'abord telle ou telle interprétation, mais quel type de lecteur l'on veut être et quel type d'herméneutique l'on adopte ; une herméneutique de la confiance, reposant sur le présupposé selon lequel l'auteur s'est efforcé d'exprimer le plus clairement possible ce qu'il avait à dire, ou plutôt une herméneutique de la défiance de la lettre du texte, une herméneutique du soupçon qui conduit à supposer la présence de dispositifs de dissimulation et d'obliquité.

J'insisterai néanmoins sur le fait que l'adoption d'une herméneutique du soupçon n'est pas un choix arbitraire déterminé par une complexion psychologique (une tendance paranoïde d'un lecteur qui chercherait à déjouer les guets-apens tendus pas des malveillants dans leurs textes !), car elle consiste à tenir compte des contraintes censoriales de toutes sortes qui pèsent sur les auteurs, et qui sont d'ailleurs très souvent

---

<sup>3</sup> Mais il est à remarquer que l'erreur fait partie du processus normal de lecture, et que se pose aussitôt la question controversée des critères de vérification permettant de distinguer une lecture correcte d'une lecture erronée. Or force est de constater que parmi ces critères, l'interprétation généralement reçue, toujours provisoirement, par le public des lecteurs, joue un rôle déterminant ; mais cette interprétation n'est que très rarement consensuelle, elles sont même la plupart du temps partiellement ou complètement opposées : ainsi par exemple de la lecture de l'*Amphithéâtre* de Vanini, comme apologétique chrétienne irréprochable ou au contraire comme traité cryptoathiste. Mais pour divergentes qu'elle soient les interprétations reçue forment un cadre des lectures légitimes. et c'est dans le cadre d'une état donné de la réception, souvent conflictuel, que les lectures sont jugées, non pas vraies ou fausses, mais recevables ou irrecevables, acceptables ou inacceptables. Il est un fait que ces contextes de réception ne cessent de se transformer, grâce à de nouvelles lectures qui parviennent à imposer leur acceptabilité. L'intention de l'auteur (ou des auteurs) est très souvent mobilisée pour asseoir une lecture et, à mon sens, malgré les plus sophistiquées élaborations méthodologiques visant à en faire l'économie, il est impossible de se dispenser tout à fait de la question, en effet cruciale, du vouloir dire de l'écrivain (notion plus neutre que celle d'auteur). Néanmoins, on remarquera que même lorsqu'un auteur est en état d'intervenir dans les querelles d'interprétation, il ne le fait jamais, par la force des choses, que dans un contexte modifié par rapport à celui-là même de la production du texte et, pour indicatif qu'il soit, précieux et même irremplaçable, il ne saurait être décisif, et il n'est d'ailleurs jamais considéré comme tel, pour la raison que je viens d'énoncer et parce que l'intervention requiert elle-même son propre contexte d'interprétation.

historiquement documentées. Ainsi la conscience historique est-elle décisive dans cet engagement méthodologique, mais aussi l'auto-conscience sociale du lecteur, au sens de la conviction, très peu et trop peu partagée, que les textes d'aujourd'hui, c'est-à-dire aussi bien ceux que nous écrivons nous-mêmes, sont soumis à des contraintes tout à fait similaires à celles qui pesaient sur les auteurs du passé, mêmes si elles n'apparaissent pas aussi clairement, au moins dans nos pays, du fait de la levée relative des dispositifs institutionnels de censure et du triomphe d'une idéologie de la transparence communicationnelle. Or ce que l'expérience contemporaine et l'auto-analyse nous montrent, c'est l'extrême difficulté qu'il y a, bien souvent sinon même presque toujours, à distinguer clairement ce qui relève dans les textes de l'intégration spontanée des contraintes et ce qui ressort de stratégies proprement dites visant à rendre acceptables des arguments qui, énoncés différemment, seraient, pense-t-on, jugés inacceptables par le public, et rejetés comme tels.

Pourtant, on ne peut faire l'économie d'une distinction de principe entre ce qui relève de l'incorporation des règles, des *habitus* d'écriture pour adapter Bourdieu à notre propos (l'*habitus* académique en vigueur dans nos facultés par exemple), et ce qui ressort de l'adoption de dispositifs délibérés d'écriture, qui exigent un effort de prise de distance critique vis à vis des formes acquises d'expression, afin de pouvoir jouer sur les limites de l'acceptable et de l'inacceptable.

Il ressort de ce qui précède que l'herméneutique du soupçon prend elle-même des formes très différenciées. La lecture straussienne entre les lignes, qui suppose la présence dans le textes de stratégies d'écriture maîtrisées par l'auteur, est l'une des formes de cette herméneutique, et selon moi, l'une d'ailleurs peut-être des plus faibles, parce qu'elle repose sur la confiance en mon sens tout à fait abusive en la souveraineté de l'auteur sur sa propre œuvre et en sa propre capacité de lecteur d'élite, capable de déjouer les pièges artistement disposés par l'auteur pour piéger les imbéciles. L'art de lire de Strauss suppose en effet à la fois l'autonomie de l'œuvre, la souveraineté de l'auteur vis à vis de son propre texte et une relation au lecteur, clivée selon le partage platonicien entre ceux qui savent lire (les philosophes, toujours minoritaires) et la foule

(de laquelle feraient partie les censeurs) selon l'adage platonicien, que l'on ne saurait être malveillant et véritablement intelligent.

Mon approche, infiniment plus modeste, mais aussi assez pessimiste, suppose que l'œuvre n'a aucune autonomie par rapport à ses contextes de réception, que l'auteur n'est jamais en position de maîtrise souveraine vis à vis de ce qu'il écrit, c'est-à-dire aussi bien en fonction des publics qu'il vise, et que le partage élitaire du lectorat est un simple préjugé aristocratique qui a pu en effet inspirer des stratégies d'écriture, mais, à mon sens, les a voué nécessairement à l'échec, car le clivage du lectorat ne fonctionne jamais comme on pourrait l'attendre ; ceux dont on recherche la complicité, comprennent mal ou autre chose, et ceux que l'on cherche à écarter, à abuser ou à cantonner à un premier niveau de lecture, en comprennent toujours trop.

### **Contexte de production et de réception de l'*Amphithéâtre***

Je commencerai donc par quelques éléments contextuels : Vanini écrit et publie son livre après son évasion rocambolesque d'Angleterre (printemps 1614) et son accueil suspicieux par les autorités catholiques comme apostat repent, et après un retour manqué en Italie, la même année, qui s'était conclu par une fuite précipitée de Gênes sous la menace d'une arrestation ordonnée par l'Inquisition. Pourtant, c'est une époque où il n'a pas encore renoncé à réintégrer l'Église catholique, apostolique et romaine et y exercer des fonctions gratifiantes. On peut même avancer sans grand risque de se tromper que le premier dessein de Vanini fut bien de s'en servir afin de montrer sa valeur et son utilité dans l'Église qu'il venait de rejoindre. De ce point de vue, l'*Amphithéâtre* s'inscrit dans le sillage d'un *Apologie du concile de Trente*, texte aujourd'hui disparu pour lequel on sait que Vanini a sollicité l'*imprimatur* du nonce de France Roberto Ubaldini l'année auparavant. Des commentateurs on fait remarqué à ce sujet que Vanini avait été sollicité en Angleterre pour écrire sur le concile d'un point de vue anticatholique et qu'il est fort probable qu'il ait réutilisé le matériel rassemblé à des

fins polémiques pour composer cette *Apologie*<sup>4</sup>. Vanini en effet s'était engagé à écrire contre l'Église catholique lors de son apostasie, de la même façon qu'il offrait maintenant à l'Église, à son retour d'Angleterre, ses services d'apologète et de controversiste. La duplicité de ses capacités de controversiste semble d'ailleurs avoir été redoutée par le nonce Ubaldini lui-même, qui plaide en sa faveur auprès de Rome, avouant craindre ce à quoi le désespoir pourrait le porter à faire et, comprend-on à écrire, si on ne lui concédait le pardon pour sa fuite de Gênes<sup>5</sup>. Cette indication nous montre que la hiérarchie catholique nourrissait quelques doutes sur la sincérité de la reconversion de l'apostat et surtout elle nous introduit dans un monde – celui des lettrés du XVII<sup>e</sup> siècle – où l'on tenait pour une évidence que les positions défendues dans les combats de plume étaient susceptibles de se renverser selon les circonstances et les situations. C'est à cet univers là qu'appartient Vanini ; et sur la base de sa double apostasie, il devient en effet moins absurde d'aller rechercher la présence d'une duplicité, d'un double jeu jusque dans des textes destinés pourtant à prouver la sincérité de son retour au bercail de l'Église.

Or, on ne peut douter que cela ne soit le cas avec l'*Amphithéâtre*. Comme l'ont montré les spécialistes de Vanini, le choix du dédicataire va tout à fait dans ce sens, s'agissant de Francesco De Castro, duc de Taurisano (la patrie de Vanini), mais surtout ambassadeur à Rome du roi d'Espagne auprès du Saint-Siège, autrement dit un haut dignitaire qui pouvait sans doute assurer sa promotion dans la hiérarchie romaine. En outre, et c'est un élément de poids, une fois le texte publié on sait qu'Ubaldini l'a eu entre les mains, sans doute par les soins même de l'auteur, et lui qui avait l'œil sur Vanini et entretenait à son sujet une correspondance avec le Saint-Office, où il cite

---

<sup>4</sup> Senning et F. P. Raimondi, « Monografia introduttiva », in Giulio Cesare VANINI, *Tutte le opere*, testo latino a fronte, a cura di Francesco Paolo Raimondi e Mario Carparelli, Milano, Bompiani, 2010, p. 8-293.p. 20 sq

<sup>5</sup> « ... essendo d'ingegno vivo e spiritoso [...] potrebbe fare di molto male, se vinto dalla disperazione prevaricasse di nuovo, come fece gl'anni adietro », Francesco Paolo Raimondi, *Giulio Cesare Vanini nell'Europa del Seicento*. Con un'appendice documentaria, Pisa-Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2005, doc. CXXXVII, p. 491.



l'ouvrage (il s'agit de la lettre que j'ai évoquée plus haut), n'y a apparemment trouvé rien à redire<sup>6</sup>.

Les choses se passeront tout autrement pour son second ouvrage publié à Paris l'année suivante, puisque celui-ci sera condamné tout de suite par la Sorbonne (ce qui d'ailleurs n'empêcha pas sa diffusion). Pour l'*Amphithéâtre*, nous n'avons à ce jour aucune trace de réactions scandalisées ou même critiques (bien sûr, cela ne prouve pas qu'il n'y en a pas eu, car nous n'avons quasiment pas de trace de sa première réception en dehors de son signalement par Ubaldini), et ce n'est qu'un an après le supplice du 9 février 1619, lorsqu'enfin la véritable identité de l'athée brûlé sous le nom de Pompeo Usciglio est connue et, ainsi, le lien établi avec les deux livres signés de son nom, qu'est dénoncée l'impiété de l'*Amphithéâtre*, au même titre que celle des *Admirables secrets de la nature*.

Deux théologiens sont en effet sollicités par le vicaire général de Toulouse, Jean de Rudèle, pour rendre compte de l'ouvrage. L'un, nommé Jean Dupuy, déclare : « c'est un livre très pernicieux ; il enseigne l'athéisme, en faisant semblant d'être un grand protesteur de l'honneur de Dieu ». Le second, Gabriel Pélissier, présente une analyse beaucoup plus développée. Il juge le livre « extrêmement dangereux surtout pour la raison que Jules César Vanini – peut-être un faux nom – simulant d'entreprendre une bataille sans merci contre les dogmes tout à fait impies divulgués autrefois par les philosophes anciens et renouvelés aujourd'hui par certains bons à rien de notre temps, [l'auteur] se comporte de telle façon à donner l'impression de vouloir inculquer plutôt que détester ces blasphèmes, dans la mesure où il utilise les arguments les plus fragiles pour confirmer la foi orthodoxe, en mettant au mieux délibérément de côté, ou même en réfutant les plus forts, qu'il n'était pourtant pas licite en des matières aussi graves de passer sous silence, afin d'empêcher que la faiblesse des raisons ne

---

<sup>6</sup> Lettre de Ubaldini à G. Millini, datée du 27 août 1615. Le fait que Ubaldini possédait très probablement une copie du livre qui lui avait été donnée par Vanini lui-même, se déduit du fait qu'il en cite le titre avec exactitude à l'intention de son correspondant le cardinal Giangarzia Millini (en omettant cependant – peut-être à dessein – les adjectifs mirobolants qui en occupent le centre), à l'issue d'un entretien qu'il venait d'avoir avec l'apostat. La lettre consistant en une intercession en faveur de Vanini, on peut donc penser que le livre, au moins à première vue, ne l'avait guère choqué.

portassent pas préjudice à la vérité ; mais au contraire en recherchant celles qui peuvent leur être opposés et en insistant avec beaucoup de curiosité sur elles, sans travailler avec la même assiduité à leur solution et réfutation ; qui plus est, il en tire lui-même beaucoup d'autres de sa propre cervelle, lesquelles exposent à la risée et au mépris la doctrine, les fondements et les distinctions des théologiens scolastiques, contre le jugement et l'estime de l'Église ; un homme comme lui aurait cependant dû faire plus grand compte de ces choses, si enflé des vaines vapeurs de l'orgueil, il ne s'était arrogé la première place entre les savants »<sup>7</sup>.

Cette lecture à charge s'efforce de reconstituer ce qui aurait été l'art d'écrire, en fait fort peu ou fort mal dissimulé, du faux apologiste. Elle relève d'une herméneutique du soupçon, en l'occurrence proprement accusatoire, ou plutôt inquisitoire (au sens du droit inquisitorial), mais qui dans le fond est tout à fait similaire à celle que déploie la critique vaninienne d'aujourd'hui, qui n'est pas non plus sans faire écho à ce que Strauss dit d'un art d'écrire entre les lignes, mais aussi, et cela est beaucoup plus probant, avec les bribes de protocoles d'écriture et de lecture dissimulée que l'on trouve chez les auteurs considérés comme « libertins ». Ce que j'ai appelé l'herméneutique du soupçon est largement partagé par les apologistes et leurs adversaires, et en fait par l'ensemble des publics lettrés (sans doute même au-delà, car la culture orale est elle aussi concernée). Cette constatation, je le souligne, est on ne peut moins straussienne,.

Le *hic*, si je puis dire c'est que, dans le cas précis de cet ouvrage de Vanini, le censeur, tout comme le critique d'aujourd'hui, n'est pas dans l'ignorance de l'exécution de l'auteur pour blasphème et athéisme, qui marquèrent les esprits avec une incroyable force dans toute l'Europe. Cet homme était mort en apôtre et en « martyr » de l'athéisme, laissant éclater son impiété au moment de son supplice. Il y a autre chose encore à ajouter ; le théologien ne dit rien du fait que Vanini, en écrivant ce qui semble bien être un simulacre d'apologétique, est très largement tributaire d'auteurs qui l'ont précédés, des auteurs modernes surtout, dont il pille les textes, mais il cite aussi assez

---

<sup>7</sup> Lire le document original in FP Raimondi, doc. CLXXI, p. 491 (trad. italienne du passage cité ici, p. 360).

fréquemment leurs noms, parfois pour en faire l'éloge, parfois aussi pour en produire une critique, dont il est souvent difficile de mesurer jusqu'à quel point elle est feinte ou véritable : Scaliger surtout, mais aussi Cardan et Pomponazzi, c'est-à-dire des auteurs qui étaient tout sauf des parangons d'orthodoxie et que, l'on a pu également accuser, dès leur époque, d'avoir usé de stratégies d'écriture subversives comparables à celle de Vanini. Car, c'est là aussi un point refoulé par la critique qui choisit, sans doute avec raison, de faire de Vanini un philosophe à part entière, contre sa réputation de plagiaire : l'auteur de l'*Amphithéâtre* écrit en quelque sorte *par, à travers, avec, dans et contre* les textes d'autrui ; il copie et manipule abondamment les œuvres d'autres auteurs, souvent sans déclarer explicitement ses emprunts. Il est alors besoin de collationner les textes, comme Naudé le fit à Rome (mais ce que ne fit pas Gabriel Pélissier) pour apercevoir que des pages entières sont « dérobées » à Scaliger, Fracastor et d'autres...<sup>8</sup> Les interprètes qui refusent de réduire Vanini à un plagiaire s'efforcent de montrer, parfois de manière très convaincante, que le carme apostat utilise ces textes source de manière ambivalente ; à la fois comme des dispositifs de protection, en se couvrant d'une façade d'orthodoxie, et comme des outils pour mener son travail de sape du christianisme et éventuellement conduire à sa plus « secrète philosophie », selon une expression qu'il utilise lui-même dans l'épître au lecteur de son *Amphithéâtre*. Je pense, pour ma part, qu'il faut aussi se demander s'il n'est pas aussi, de surcroît, tributaire des textes qu'il pille, et si bien souvent, il n'est pas emporté en quelque sorte par leurs propres dispositifs rhétoriques, prudents ou polémiques, leur propre logique argumentative, voire leurs potentialités hétérodoxes et subversives. C'est là un paradoxe de l'écriture vaninienne insuffisamment soulignée : soi-disant apologiste emprunte fort peu de textes orthodoxes ou disons catholiquement-corrects, mais au contraire, utilise abondamment des auteurs qui critiquent l'orthodoxie philosophique et théologique (en particulier thomiste), au profit d'alternatives plus ou moins suspectes.

---

<sup>8</sup> Réf. Ms Vienne.

Quoi qu'il en soit, et pour ajouter encore au trouble et à la perplexité du lecteur contemporain informé, celui-ci doit constater, malgré la dénonciation posthume immédiate de l'*Amphithéâtre* signalée ci-dessus, une très longue tradition d'études, recensée par F. P. Raimondi, plus à distance de l'exécution, depuis la deuxième moitié du XVIIe siècle (c'est-à-dire à une époque où l'on faisait le plus grand cas des formes d'expression obliques) jusqu'à nous, s'emploie à opposer les deux livres de Vanini et à considérer que le premier était un ouvrage d'apologétique, sincère ou hypocrite, mais en tout cas dénué d'athéisme dissimulé<sup>9</sup>, et qui fut suspecté, *a posteriori*, pour de trop évidentes raisons biographiques, de contenir des impiétés<sup>10</sup>. Mais il ne manque pas non plus de lecteurs qui, tel David Durand, au début du XVIIIe siècle, considèrent l'*Amphithéâtre* comme un livre, plus pernicieux encore que les *Admirables secrets*, car plus dissimulé, plus captieux et plus « méthodique »<sup>11</sup>. Cette « méthode », selon Durand, qui la condamne, consiste à « attaquer ce que l'on fait semblant de défendre », et s'inscrit à ses yeux dans une longue et large tradition : « Carneade s'en servoit quelquesfois : Cicéron en a fait autant dans ses livres philosophiques ; Agrippa les a

<sup>9</sup> Voir par exemple le Chevalier de Jaucourt, dans l'article de l'Encyclopédie « Taurisano » : « Presque tous les habiles critiques jugent aussi que ce livre est très-innocent du côté de l'Athéisme, & que tout au contraire, l'existence de Dieu y est démontrée ; mais on y découvre en même tems beaucoup de scholastique, des idées bizarres, hasardées, obscures ; un esprit peu judicieux, vainement subtil, courant après les paradoxes, & plein d'assez bonne opinion de lui-même ».

<sup>10</sup> Francesco Paolo Raimondi, *Giulio Cesare Vanini nell'Europa del Seicento*, *op. cit.*, p. 289.

<sup>11</sup> La lecture de Durand est très incisive et assez précise : « ... je trouve l'Amphithéâtre un livre très-dangereux, et même plus dangereux que les Dialogues [du *De admirandis*]. Je conviens que l'impiété y est plus cachée que dans le dernier : mais elle y est plus méthodique et plus captieuse. Il fait semblant de combattre les athées anciens & modernes & véritablement il leur donne cause gagnée par la foiblesse & l'impertinence de ses réponses. Mais quand je dis dangereux, entendez-moi, Monsieur, je ne veux pas dire par là que ses sophismes soient fort à criandre pour un philosophe médiocrement armé. Non, Monsieur, vous ne trouverez rien de rare dans tout le livre de Vanini. Queles idées d'Aristote & d'Averroès sur le naturalisme, et quelques extravagances de Cardan & de Pomponace sur les divers horoscopes des religions aujourd'hui régnautes, & enfin quelques difficultez contre la Providence déjà agitées dans la Grèce par Epicure, par Strato & par Carnéade, légèrement retouchées par Sénèque, & enfin poussées dans toute leur force par l'ingénieux auteur que chacun sait : voilà tout ce que vous trouverez dans Vanini, au sujet de l'existence de Dieu, du premier moteur, de sa Providence, de ses attributs, de l'origine du mal moral & du mal physique, de l'immortalité de l'âme &c. Il y propose d'abord l'état de la question assez clairement, ensuite il rapporte les meilleurs raisonnemens des scholastiques & il les étale avec assez d'étenduë. Après cela, il s'en moque & il substitué à leurs raisons, ou les plus grandes fadaises du monde, ou le naturalisme le plus impie », David Durand, *La vie et les sentimens de Lucilio Vanini*, 1717 ; éd. D. Foucault, Paris, Les amis de paris-zanzibar, 2001.éd. p.65-66. Durand notait lui-même que « quelques critiques ont jugé ce livre assez innocent » (Morhoff, Barleus, Diecman...), *ibidem*.

suivis ; Cardan & Pomponace sont venus ensuite ; notre Vanini les a pris pour modèles dans ses Dissertations [les Exercices de l'*Amphithéâtre*] ». <sup>12</sup>

### « Divino-magique »

Il faut d'abord répéter, car c'est le point de départ obligé de la réflexion, que ce qui permet de comprendre que l'on n'ait pas relevé immédiatement la possible nocivité de l'*Amphithéâtre* pour la foi, que l'ouvrage se présente au premier abord, dans son titre, sa dédicace, son avis au lecteur et tout au long des 50 chapitres ou exercices, comme un livre d'un combat mené au non de la foi chrétienne, une sorte de gigantomachie livrée en faveur du providentialisme chrétien contre l'athéisme foncier de trois grandes doctrines philosophiques de l'antiquité : l'aristotélisme, l'épicurisme et le stoïcisme.

C'est ce qu'annonce, ou plutôt claironne le titre : *Amphithéâtre de l'éternelle providence divino-magique, christiano-physique et encore astrologico-catholique, contre les anciens philosophes, les athées, les épicuriens, les péripatéticiens et les stoïciens par Jules César Vanini, philosophe, théologien, et docteur en l'un et l'autre droit*. On note d'emblée que ce titre est pour le moins ostentatoire, sinon même quelque peu emphatique, même si les intitulés tonitruants ne manquent pas à l'époque : le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne passe pas inaperçu et il est bien sûr fait pour cela ; mais en même temps qu'il aiguise la curiosité, il est d'emblée susceptible de nourrir quelques inquiétudes quant à l'orthodoxie du projet, avec ces trois adjectifs doubles associant la religion catholique successivement à la magie, à la physique et à l'astrologie, et donnant ainsi à l'apologétique, d'emblée, une coloration hermétiste sinon même ésotériste, suspecte par définition.

Ce titre surtout n'est pas tout à fait ou seulement de Vanini, et l'on entre ainsi d'emblée dans la question de cette forme particulière d'autorialité qui se déclare avec

---

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 48.

ostentation et s'expose ainsi à des risques de poursuite, alors même que le travail d'écriture consiste, pour une part importante dans l'appropriation, sinon le pillage des œuvres d'autrui. Je l'ai déjà signalé, et j'y reviendrai, car c'est à mes yeux un problème central dans l'œuvre de Vanini, mais aussi une forme paradigmatique d'écriture, car rien n'est plus commun à l'époque que ce procédé de captation et d'incorporation textuelle, même s'il est ici conduit à une sorte d'extrême, car on trouve dans l'*Amphithéâtre* des chapitres entiers où Vanini reprend in extenso les textes d'autrui (surtout de Scaliger) sans les citer et où il n'intervient que dans les interstices des textes copiés.

Le titre lui-même consonne, d'une manière qui ne saurait être fortuite, avec les intitulés de deux autres ouvrages latins, qu'au demeurant tout oppose. Il s'agit d'abord du *De la providence divine et de l'immortalité de l'âme contre les athées et politiques*, traité composé par Léonard Leys, théologien jésuite, qui est un traité d'apologétique anti-athéiste assise sur une base thomiste, dont l'orthodoxie ne saurait être d'aucune façon mise en doute<sup>13</sup>. Vanini, dans son épître au lecteur, fait d'ailleurs un éloge dithyrambiques des théologiens et polémistes jésuites (Bellarmin, qu'il se proposait de combattre lorsqu'il offrait ses services aux anglicans, Grégoire de Valence, Fronton du Duc, Bécan, Suarez...) et prétend se ranger à leur côté avec son ouvrage. Ses emprunts, dans le livre, à Leys et à quelques autres ténors de la Compagnie, sont attestés, mais ils sont bien moins importants et bien moins visibles que ceux qu'il fait aux novateurs

---

<sup>13</sup> *De Providentia numinis et animi immortalitate libri duo adversus atheos et politicos*, Anvers, Officina Plantiniana, 1613.

L. Corvaglia, auquel on doit le rapprochement, s'est efforcé de montrer que l'ouvrage de Leys sert en quelque sorte de matrice à Vanini, qui l'exploite en inversant le sens de l'entreprise, *Le opere di Giulio Cesare Vanini e le loro fonti*, 5 vol., Congedo editore, Galatina, 1991, vol III et IV. Selon Corvaglia, Leys aurait eu dans son ouvrage comme adversaire privilégié, même s'il n'est pas cité, Pomponazzi et les aristotéliens de Padoue. Vanini produirait alors, sous l'apparence d'une proximité de projet et de propos, la réponse des accusés. L'hypothèse, qui contredit d'ailleurs foncièrement la thèse du plagiat soutenue par l'auteur, est très intéressante, parce qu'elle introduit aux stratégies d'inversion de Vanini. Cependant F. P. Raimondi a critiqué cette lecture, essentiellement parce qu'elle ne saurait concerner qu'une très modeste partie de l'ouvrage de Leys, et parce que Vanini développe longuement des arguments de Pomponazzi qui ne sont pas touchés par le jésuite, "Postuma Corvaglia sulle opere di G. C. Vanini e le loro fonti", *Presenza Taurisanese*, Février 1995, p. 3-8. Mais ces justes remarques n'excluent nullement que Vanini se soit plus ou moins largement inspiré du traité de Leys, pour en simuler et pervertir les formes et les contenus argumentatifs.

italiens du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. L'autre titre capté par Vanini est celui du traité théosophique de Heinrich Khunrath : *Amphithéâtre de la Sagesse éternelle [...] christiano-kabbaliste, divino-magique et encore physico-chimique...* (titre de la 2<sup>e</sup> éd. :1609)<sup>15</sup>. La citation est ici encore plus flagrante. Or ce livre, produit dans les milieux luthériens par un paracelsien développant une théosophie dont se réclameront les Rose-Croix, était tout sauf irréprochable pour l'orthodoxie catholique. Il sera d'ailleurs condamné plus tard en Sorbonne. Cette évocation de l'ouvrage fameux de Khunrath par Vanini dans son titre est d'autant plus curieuse, qu'il ne l'utilise quasiment pas et se montre très éloigné d'une position de type théosophique et hermético-chrétienne.

Celle-ci n'est cependant pas absente de son ouvrage, mais alors elle ne dérive pas de Khunrath mais de ses très nombreux emprunts à Jules-César Scaliger, qui intègre des références à l'hermétisme néoplatonicien, à la numérogie néopythagoricienne et à la cabale dans sa réfutation encyclopédique, et elle-même fort tortueuse, de Cardan<sup>16</sup>. Ainsi l'adjectif « divino-magique », qui figure à la fois dans le titre de Khunrath et dans celui de Vanini, est-il bien présent au début de l'ouvrage, associé à celui de « cabalistique » pour présenter une démonstration de l'existence de Dieu, entièrement empruntée à Scaliger<sup>17</sup>, à partir du novenaire (selon lequel 9 = l'univers; 1 = Dieu), présentée comme infiniment plus contraignante que la preuve cosmologique, dédaigneusement rejetée<sup>18</sup>. Certains interprètes, comme Durand, considèrent que cette démonstration, empruntée à Scaliger, est parodique et délibérément ridicule<sup>19</sup> ; il faut cependant tenir compte du fait qu'on la trouve exposée avec le plus grand sérieux, dans

<sup>14</sup> Voir à ce sujet Raimondi, « Monografia introduttiva », p. 60-68.

<sup>15</sup> Le rapport est rendu plus encore évident si l'on prend la peine de confronter les titres complet des ouvrages de Vanini (1) et de Khunrath (2) : 1— *Amphitheatrum Aeternae Providentiae / divino-magicum / christiano-physicum / nec non astrologo catholicum / adversus veteres philosophos, atheos, epicureos, peripateticos et stoicos / Auctore / Julio Caesare Vanini Philosopho / theologo ac utriusque doctore*. 2— *Amphitheatrum / Sapientiae aeternae / solius verae / christiano-kabbalisticum / divino-magicum / nec non physico-chimicum / instructore/ Henrico Khunrath lips. / Theosophiae amatore fideli ; et / medicinae utriusque docti*.

Il revient à C. Vasoli d'avoir fait apparaître de manière indiscutable cette source du titre vaninien.

<sup>16</sup> Jules César Scaliger, *Exotericarum exercitationum liber XV de subtilitate ad Hieronymum Cardanum*, Paris, 1557.

<sup>17</sup> *Exotericarum exercitationum liber*, op. cit, p. 471.

<sup>18</sup> *Amphi. Exercitatio I*, p. 4-7.

<sup>19</sup> Par exemple, F. P. Raimondi, notes sur textes dans son édition des œuvres.

les mêmes années, dans les ouvrages du père Mersenne, débiteur lui aussi de Scaliger<sup>20</sup>. Ce genre de prouesses néopythagoriciennes, unissant théologie, cosmologie et mathématiques étaient dans l'air du temps et propre sans doute à faire apparaître celui qui en faisait usage comme un esprit « novateur », au sens des *novatores*, opposés aux scolastiques décriés, et telle semble bien en effet avoir été l'intention de Vanini : se donner pour un maître d'érudition moderne ce qui, à vrai dire, ne préjugait ni de son hétérodoxie, ni de son orthodoxie<sup>21</sup>. Mais, effectivement, on peut tout de même se poser la question, lorsque Jules-César (Vanini), jouant manifestement sur l'homonymie de son propre nom, citant enfin à mi-mot sa source, loue Jules-César (Scaliger) d'avoir été le premier à diviser neuf par deux nombres entiers, en ajoutant cependant : c'est « ce que l'on ne peut faire d'aucune façon puisqu'il s'agit d'un nombre impair ». Mais il est vrai aussi que cette division est effectuée, en effet, au moyen d'un laborieux subterfuge arithmétique qui laisse perplexe, au moins le lecteur d'aujourd'hui<sup>22</sup>. Il faut ajouter en outre que l'auteur renvoie sur cette question à l'un de ses ouvrages précédents, dont il fait grand cas, son *Liber physico-magicus* (ouvrage qui ne fut jamais publié et sans doute jamais terminé), dans lequel, dit-il, il avait déjà réparti les êtres animés et inanimés en neuf classes.

Il n'est donc pas facile de se faire une idée claire de la finalité argumentative de cette pseudo-démonstration de l'existence de Dieu, ni sur la manière dont Vanini utilise dans son écrit un syntagme comme « divino magique ». D'autant plus qu'on le retrouve dans un autre chapitre (Exercice XL) pour désigner l'astuce de Jacob dans la *Genèse* afin d'obtenir des agneaux tachetés, en faisant copuler les brebis devant des branchages striés de couleur sombre et claire, exemple destiné à montrer la puissance formatrice de

---

<sup>20</sup> Indirectement faut-il préciser, par la médiation de son ami Claude Ranguel. Voir surtout les *Quaestiones celeberrimae in Genesim*, col. 47. Voir à ce sujet. L'article de F. P. Raimondi, « Vanini et Mersenne », *Vanini*, J.-P. Cavaillé et D. Foucault, dir., *Kairos*, n° 12, 1998 (p. 181-254), p. 206.

<sup>21</sup> Dans ce passage, F. P. Raimondi insiste sur la dérision (*notes*), Voir à ce sujet J. S. Spink, disant que Vanini « est visiblement impressionné par les symétries qu'il est possible d'obtenir par diverses opérations arithmétiques », tout comme l'était Mersenne ! *French Free-Thought from Gassendi to Voltaire*, Londres, 1960, p. 38.

<sup>22</sup> La solution proposée consiste à établir deux séries, représentant les deux parties de l'univers, inférieure et supérieure :  $2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 = 27$  ;  $8 + 9 + 10 = 27$  : soit dans les deux cas le cube de la racine de 9...



l'imagination sur le fœtus par les géniteurs au moment de la conception. En fait ce « mystère » divino-magique, n'est qu'un artifice naturel (on pourrait tout au plus parler de « magie naturelle ») et une ruse de surcroît, peu honnête, de Jacob pour accroître son troupeau aux dépens de Laban<sup>23</sup>. Dès lors en effet, il apparaît très difficile de fixer le sens des mots et des arguments dont l'*Amphithéâtre* est tissé ; non pas tant le contenu de sens de ce qui est dit, que le vouloir dire, la difficulté de déterminer si l'on est confronté à un discours ironique ou non, parodique ou non, et si l'on a affaire à la destruction ou à la construction d'une démarche apologétique, mais encore, lorsqu'on connaît les ouvrages dont Vanini s'inspire, voire qu'il pille sans vergogne, il n'est certes pas aisé de déterminer son degré d'indépendance ou, disons, de maîtrise autoritaire, vis à vis des sources.

Tout à la fois, lorsqu'on se livre à une lecture suspicieuse, sans pour autant présupposer des procédures cachées d'inversion systématique, sans adopter des règles fixes de lecture, mais en tâchant seulement d'être attentifs aux accidents du texte et en les confrontant les uns aux autres, force est de constater que les excès d'expression, ironies et anecdotes déplacées, réfutations choquantes, complaisances dans l'énoncé de thèses antichrétiennes, arguments tronqués ou auto-réfutatoires sont tout bonnement légions dans le livre et empêchent d'adhérer à la thèse d'un dessein apologétique univoque, compromis tout au plus par les maladroites, les rodomontades théoriques et les effets rhétoriques d'un esprit vaniteux et brouillon.

Je mets entre parenthèses, bien sûr, parce qu'inaccessible par définition quel pouvait être l'état d'esprit réel de cet auteur qui affirmera lui-même dans son ouvrage ultérieur qu'au moment de sa composition il ne croyait pas à une grande partie de ce qu'il écrivait<sup>24</sup>, car chacun comprend qu'il pouvait être exactement le même dans les deux cas, étant évident qu'un mécréant accompli est susceptible de composer un traité

---

<sup>23</sup> AAP, XL, 275-276. Vanini cite *in extenso* le passage de la *Genèse*, 30, 37-41. L'exemple est repris in *DAN*, XXXVIII, 236.

<sup>24</sup> Voir la citation en exergue.

d'apologétique irréprochable (évidence cependant, qui a bien du mal à cheminer dans l'esprit de la critique contemporaine).

### **Ce que l'on appelle communément « Dieu »**

Parmi les centaines relevés par F. P. Raimondi, infatigable traducteur, commentateur et annotateur de Vanini, je prendrai pour conclure un seul exemple de ces micro-accidents, dont chacun pourrait dans une certaine mesure être négligé, mais dont la masse est tout simplement confondante et trahit en fait, la présence effective d'une force, dont il est impossible de mesurer le degré d'intentionnalité, travaillant à défaire et à détruire au fur et à mesure l'édifice apologétique de réfutation des athées anciens et modernes. Cet accident précède immédiatement dans le texte l'ébouriffante preuve de l'existence de Dieu par le novenaire

Il se produit à l'occasion d'une autre preuve de l'existence de Dieu présentée, comme une « investigation transnaturelle » (*investigatio transnaturalis*), c'est-à-dire littéralement métaphysique<sup>25</sup>. L'expression et la démonstration sont empruntées à Scaliger, qui l'oppose à la preuve cosmologique par le mouvement des cieux que défend selon lui Averroès, rejetée parce qu'elle tend à identifier et donc à réduire la divinité au premier moteur. Voici le texte de Scaliger que reprend Vanini à la virgule près, sans le signaler : « Tout être est produit par lui-même ou par un autre et il est ou fini ou infini. Aucun être fini n'est de lui-même. La première Intelligence est finie, donc elle n'est pas d'elle-même. Qu'elle soit finie, nous le démontrons à partir de son action même, qui, étant une, est finie, non relativement au temps, mais à la puissance et à la fonction. De cette façon, je connais qu'il s'agit de la première Intelligence et je connais qu'elle n'est pas Dieu. Son mouvement en effet n'est pas ce qui effectue toutes les choses, alors que Dieu effectue toute chose. De cela, il découle que nous pouvons

---

<sup>25</sup> L'adjectif « Transnaturalis » est donné comme une traduction latine littérale du terme grec. Voir sur tout ce passage les notes de F. P. Raimondi sur le texte et la lecture de D. Foucault, dont je suis ici débiteur, *op. cit.*, p. 523 sq.

connaître l'existence de Dieu, non par le mouvement, mais par les premières divisions de l'être »<sup>26</sup>. Vanini se détache alors du texte de Scaliger pour en effectuer la reprise et le développement à son propre compte, et résume son propos sous la forme d'un syllogisme : « l'existence de tout être qui a eu un commencement présuppose nécessairement, par les preuves données, un être éternel. Mais il est certain qu'un être qui a eu un commencement existe, donc existe aussi nécessairement un être éternel ; ainsi par nécessité des choses existe aussi un être éternel et c'est lui *auquel nous donnons communément le nom de Dieu* »<sup>27</sup>. Autrement dit, cet argument ontologique consiste à démontrer l'existence d'un être éternel, mais la conclusion n'affirme pas que cet être éternel *est* Dieu, mais simplement que nous le nommons « communément » ainsi. Vanini laisse ainsi penser que cet être éternel pourrait tout aussi bien s'appeler autrement, et que le mot de « nature » lui conviendrait bien mieux, si cet être éternel, en fait, s'avérait être le monde lui-même. Rien de cela n'est signifié clairement, et après tout, on pourra arguer que le raisonnement de Scaliger vise au contraire à séparer le plus rigoureusement les plans de la nature créée et du Dieu créateur, mais il est difficile de ne pas se poser la question, surtout lorsqu'on a lu aussi les textes du *De admirandis*, où Vanini affirme en substance que Dieu n'est autre chose que ce que les philosophes nomment « nature »<sup>28</sup>. Ainsi Vanini renverserait-il, ou subvertirait-il radicalement, de l'intérieur, la démonstration ontologique de Scaliger tout en sauvant les apparences. Voilà, l'un de ces doutes suscités par un accident du texte, l'une de ces béances dans lesquelles un lecteur suspicieux ou malintentionné peut s'engouffrer.

Mais j'ajouterai un dernier élément de réflexion : pour être complète l'interprétation, ce que je ne peux faire ici par manque de temps et de compétence, devrait examiner de très près le texte de Scaliger lui-même<sup>29</sup>, dont on a pu dire que

<sup>26</sup> Scaliger, *Exercitatio VI*, 3 *Amphithéâtre*, p. 3.

<sup>27</sup> Je traduis, et souligne.

<sup>28</sup> Voir en particulier le passage du *De Admirandis* : « *Sed in qua nam Religione vere & pie Deum coli vetusti Philosophi existimarunt ? I. C. In unica Naturae lege, quam ipsa Natura, quae Deus est (est enim principium motus) in omnium Gentium animis inscripsit* », *DAN*, L, 366.

<sup>29</sup> Pour une lecture qui défend l'orthodoxie irréprochable de Scaliger, voir A. C. Fiorato, « Jules-César Scaliger Bien ou mal sentant », *Acta scaligeriana* : actes du colloque international organisé pour le cinquantième centenaire de la naissance de Jules-César Scaliger, Agen, 14-16 septembre 1984 / réunis par J.

l'anti-averroïsme non seulement conduisait au rejet de tout l'appareil des preuves thomistes (ce qui semble incontestable), mais ce faisant, qu'il séparait Dieu de sa créature, le conduisant ainsi à adhérer subrepticement à une forme d'immanentisme naturaliste<sup>30</sup>. Il faudrait autrement dit, pouvoir mesurer si Vanini n'a pas pu s'engouffrer lui-même, pour y écrire les lignes que l'on vient de lire, dans une béance présente dans le texte de Scaliger, mettant en jeu à la fois le potentiel subversif de sa réfutation d'Averroès et la réelle portée de sa réfutation de Cardan, à laquelle l'ensemble de son ouvrage est consacré. Cardan qui, comme Pomponazzi et Scaliger, est parmi les sources majeures de Vanini... Il faudrait donc réellement se plonger dans le dense écheveau des textes qui se répondent, et en ce jeu, comme je l'ai dit, nous ne pouvons pas ne pas nous engager philosophiquement, par le type même de lecture pour lequel nous optons (confiante – « généreuse » – ou défiante), mais je voudrais ici répéter que le seul garde-fou de l'investigation proprement historique à la surinterprétation des textes reste et demeure le contexte de réception qui, dans le cas de l'*Amphithéâtre* vaninien, nous contraint à tenir la très inconfortable et frustrante position de la perplexité.

Jean-Pierre Cavallé

---

Cubelier de Beynac et M. Magnien, Agen, Société académique d'Agen, 1986, p. 13-33 ; et G. Koudkoff, « La querelle entre Jérôme Cardan et Jules-César Scaliger : le *De subtilitate ad Hieronymum Cardanum* », *ibid.*, p. 207-220.

<sup>30</sup> Cf. L. Corvaglia, *Le Opere di Giulio Cesare Vanini e le loro fonti*. Vol. III, tom. 2. *Giulio Cesare Scaligero*, Galatina, Congedo editore, 1991.